
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME XCIV • 2016

ACTES DU CONGRÈS
DE MONTFORT-SUR-MEU

Yann BARON

Montfort-la-Cane,
les représentations d'une légende

MONTFORT ET SON PAYS - LA FORÊT EN BRETAGNE
COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE

Montfort-la-Cane, les représentations d'une légende

*Battista Fregoso, 1480*¹

« L'histoire d'une cane qui me fut rapportée me revient à l'esprit [...], histoire que je ne voulais pas transcrire parce qu'elle semblait peu digne de foi mais elle est tellement connue qu'elle n'accepte en aucune manière d'être mise en doute. Dans cette partie de la Gaule qui, autrefois, devait le cens aux Vénètes et aux Morins, qu'aujourd'hui on appelle la Bretagne, proche de la ville de Rennes, il y a une petite ville du nom de Montfort, où, au mois de décembre, lors de la fête de saint Nicolas, venant d'un étang non loin de la ville, soit à l'heure de la messe, soit à celle des vêpres, une cane pénètre dans l'église avec treize poussins, puis après avoir fait le tour de l'autel, retourne dans le même étang, un des poussins qu'elle a amené avec elle manquant toujours, sans que l'on remarquât réellement où il était. Si quelqu'un, pour faire la preuve de la chose, tenait, soit, parce qu'il n'y croit pas, de l'attraper, soit de le tuer, sur le champ, il serait saisi de la rage ou mourrait, ou serait immédiatement frappé d'une maladie grave. »

*François-René de Chateaubriand, 1821*²

« Certain seigneur avait renfermé une jeune fille d'une grande beauté dans le château de Montfort, à dessein de lui ravir l'honneur. A travers une lucarne, elle apercevait l'église de Saint-Nicolas ; elle pria le saint avec des yeux pleins de larmes, et elle fut miraculeusement transportée hors du château ; mais elle tomba entre les mains des serviteurs du félon, qui voulurent en user avec elle comme ils supposaient qu'en avait fait leur maître. La pauvre fille éperdue, regardant de tous côtés pour chercher quelques secours, n'aperçut que des canes sauvages sur l'étang du château. Renouvelant sa prière à Saint-Nicolas, elle le supplia de permettre à ces animaux d'être témoins de son innocence, afin que si elle devait perdre la vie, et qu'elle ne pût accomplir les vœux qu'elle avait faits à Saint-Nicolas, les oiseaux les remplissent eux-mêmes à leur façon, en son nom et pour sa personne. La fille mourut dans l'année : voici qu'à la translation des os de Saint-Nicolas, le 9 de mai, une

1. FREGOSO, Battista, *De dictis factisque memorabilibus collectanea*, Milan, Jacobus Ferrarius, IX, 1509, I, VI, libri f 1 r°, ou *Factorum dictorumque memorabilium libri IX*, 1578, p. 56 r°.

2. CHATEAUBRIAND, François-René de, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Maurice LE VAILLANT, Paris, Flammarion, 1821, réimp. 1949, p. 102.

cane sauvage, accompagnée de ses petits canetons, vint à l'église de Saint-Nicolas. Elle y entra et voltigea devant l'image du bienheureux libérateur, pour lui applaudir par le battement de ses ailes ; après quoi, elle retourna à l'étang, ayant laissé un de ses petits en offrande. Quelque temps après le caneton s'en retourna sans qu'on s'en aperçût. Pendant deux cents ans, la cane, toujours la même cane, est revenue, à jour fixe, avec sa couvée, dans l'église du grand Saint-Nicolas, à Montfort. »

1480, 1821, plus de 300 ans séparent ces deux versions, parmi les plus illustres, d'une même histoire : elles méritent que l'on s'y arrête. B. Fregoso (ou Fulgoso), doge de Gênes, publie un ouvrage de faits historiques et miraculeux à travers toute l'Europe, et l'histoire de la cane de Montfort retient son attention, preuve d'une notoriété déjà établie au xv^e siècle. Son édition est antérieure de 60 ans aux plus anciens procès-verbaux attestant de l'apparition de la cane³. Chateaubriand lui apporte un regain de notoriété en relatant les souvenirs de sa mère, qu'il mêle à ceux de ses lectures de l'ouvrage de Vincent Barleuf⁴, prieur de l'abbaye Saint-Jacques de Montfort au xvii^e siècle.

La première relate simplement des faits : dans la ville de Montfort, une cane processionne annuellement et disparaît, laissant un de ses poussins. Dans la seconde, l'histoire s'est étoffée et le miracle s'introduit : la cane, « toujours la même cane », devient légendaire. Dans d'autres versions, c'est la jeune fille elle-même qui se métamorphose en oiseau. Chateaubriand l'évoque plus loin :

« M^{me} de Chateaubriand suivait une fausse tradition : dans sa complainte, la fille renfermée à Montfort était une princesse, laquelle obtint d'être changée en cane, pour échapper à la violence de son vainqueur. »

Au milieu du xvii^e siècle, Vincent Barleuf en dresse donc un long récit, accompagné de multiples mentions des documents dispersés après la Révolution (fig. 1 et 2). Il fut poursuivi, complété ou simplement répété à de multiples reprises par la suite. Plus de 120 ouvrages évoquant le sujet sont aujourd'hui consultables, et des dizaines de manuscrits en font la mention et ont été relevés. Quant aux versions contées, chantées, le répertoire en a déjà été dressé par les folkloristes aux xix^e et xx^e siècles⁵.

3. De 1543 à 1605, onze venues de la Cane sont attestées par écrit. Voir QUERCI, Tomas de (Jacques Doremet, vicaire général du diocèse de Saint-Malo), *De l'antiquité de la ville et cité d'Aleth ou Quidalet, ensemble de la ville & cité de S. Malo, & diocese d'icelle*, Saint-Malo, Nicolas La Biche, 1628, p. 84-87.

4. (BARLEUF, Vincent), *Récit véritable de la venue d'une cane sauvage depuis longtemps en la ville de Montfort, comté de la province de Bretagne par un chanoine régulier de l'abbaye S. Jacques près Montfort estant sur les lieux*, par un chanoine régulier de l'abbaye de s. Jacques près Montfort estant sur les lieux, Rennes, Michel Hellot, 1652. Un exemplaire, complété par le père Candide de Saint-Pierre, religieux carme originaire de Montfort, se trouve aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine sous la cote 1 J 53.

5. SÉBILLOT, Paul, *Le folk-lore de la France*, 4 vol., Paris, E. Guilmoto, 1904, t. i, p. 372, et t. iii, p. 208-209. Voir également *Id.*, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve & C^{ie}, 1882.



Figures 1 et 2 – Édition originale de l'ouvrage de Vincent Barleuf, 1652, annotée par le frère carme originaire de Montfort, Candide de Saint-Pierre, et par Davy, recteur de l'église Saint-Nicolas de Montfort au milieu du XVIII^e siècle (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 J 53)

« Ce petit livre touchant la canne de Montfort est destiné pour estre mis et gardé dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas pour y servir de memorial et de temoignage de la vérité de cette histoire de la susdite canne. On ne doit point l'oster de ladite église, mais l'y conserver. *Ad perpetuam Rei memoriam.* Davy recteur de S^t-Nicolas de Montfort. Mouzazan secrétaire »

Après la première synthèse de Vincent Barleuf en 1652, une autre source exhaustive sur le sujet est apportée en 1894 par Frédéric Joüon des Longrais. Il propose une réédition du texte du théologien de l'abbaye Saint-Jacques de Montfort, qu'il précède de quarante-cinq pages de mentions des principales références sur le sujet, de Fregoso à Chateaubriand, en passant par Deric, d'Argentré, Candide de Saint-Pierre et le montfortais Jean-Côme-Damien Poignand, confrontées aux mentions issues des archives municipales subsistantes. Il est également le premier

p. 157-158. Voir DECOMBE, Lucien, *Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine*, 1884, p. 360-361, BUJEAUD, Jérôme, *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest...*, Niort, L. Clouzot, 1895, réimp. Marseille, éd. Laffite reprints, Marseille, 1980, t. II, p. 173-174, 1895 et ORAIN, Adolphe, *Géographie pittoresque du département d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, A. Leroy, 1882, p. 368.

à réunir cantiques et chansons sur le sujet. Peu hiérarchisée, son étude regroupe malgré tout les éléments disponibles sur le sujet. Plus récemment, il faut citer deux études de la légende : Michel Simonin⁶, en 1986, interroge, à partir notamment de l'écrit de Vincent Barleuf, deux axes possibles du mythe local : christianisation d'une tradition populaire ou folklorisation d'une dévotion à saint Nicolas et au culte marial⁷, et Marcel Turbiaux⁸ élargit le propos local à des données mythologiques plus profondes.

La légende selon Jean-Côme-Damien Poignand

Intéressons-nous à une interprétation restée inédite de la légende, celle de l'« antique » Jean-Côme-Damien Poignand⁹, juge graphomane de Montfort au début du XIX^e siècle. Dom Lobineau est l'un des premiers, en 1707, à ne pas accorder de crédit à la véracité de la légende, qui devient superstition :

« Ce seroit ici le lieu de réfuter la fable de la Canne de Montfort, si elle estoit appuyée sur la moindre vraisemblance. Il y a sujet de s'estonner comment un conte aussi ridicule que celui-là n'a pas laissé cependant de trouver ses garens auprès du peuple comme s'il estoit nécessaire que Dieu fist des metamorphoses pour prouver qu'une fille sage ne doit pas écouter les recherches impudiques d'un seigneur qui veut la seduire et qu'elle doit le fuir lorsqu'il veut faire violence à son honneur¹⁰. »

Mais Jean-Côme-Damien Poignand est sans doute le premier à y chercher un fondement rationnel. Il en livre une version confuse, ajoutée en cours de publication, dans son ouvrage de 1820¹¹. Mais les manuscrits dont nous disposons aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine laissent une version inédite et beaucoup plus construite. Sa vision est cartésienne, et il étaye son argumentaire en situant chaque lieu de l'action.

« Le quatrième nom qu'a reçu cette ville est celui de Montfort-la-Cane & il lui a été donné à l'occasion d'un miracle. Lorsque les réparations [du château] s'exécutoient [...],

6. SIMONIN, Michel, « Folklore et pastorale en Bretagne au XVII^e siècle : à propos du « Récit véritable de la venue d'une canne sauvage [...] en la ville de Montfort » », dans *La Bretagne au XVI^e siècle*, actes du colloque de la société d'étude du XVII^e siècle, Rennes, 1^{er} au 4 octobre 1986, Vannes, Conseil général du Morbihan, 1991, p. 392-410.

7. Voir également l'analyse de RESTIF, Bruno, *La Révolution des paroisses, Culture paroissiale et Réforme catholique en Haute-Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2006, p. 338-340.

8. TURBIAUX, Marcel, « La cane de Montfort, aspect d'un thème mythologique », *Bulletin de la Société de mythologie française*, n° 158, 1990.

9. Cf. la contribution de Philippe Guigon et Yann Baron dans le présent volume.

10. LOBINEAU, Gui Alexis, *Histoire de Bretagne [...]*, 3 vol., 1707, Paris, V^o F. Muguet, t. 1, p. 105.

11. POIGNAND, Jean-Côme-Damien, *Antiquités historiques et monumentales à visiter de Montfort à Corseul, par Dinan, et au retour, par Jugon, avec addition des Antiquités de Saint-Malo et de Dol, étymologies et anecdotes relatives à chaque objet*, Rennes, Duchesne, 1820, 154 p., p. ij à xij.

il arriva qu'au nombre de corvoyeurs se trouva une jeune fille du bourg de Saint-Gilles qui plut au commandant et elle alla, soit de gré, soit de force, se loger avec lui dans la principale tour qui sert maintenant de prison. Mais alors l'étang, qui a été desséché en 1761 et qui forme une prairie traversée par la petite rivière, était un très vieil étang comblé de vase par suite du sédiment des eaux et couvert de lentilles. C'était une raison pour qu'il s'y nourrit beaucoup de cannes sauvages. La fenêtre du premier étage de la tour ouvre sur la prairie, et offrait à la vue de nombreuses cannes qui nageaient sur l'étang. Cette vue suscita l'idée à la fille d'implorer un miracle ; car les miracles étaient la grande vogue dans ce temps-là [...]. Elle voyait aussi de cette même fenêtre de la tour l'église de Saint-Nicolas, qui venait d'être bâtie en 1334 et qui excitait alors une grande ferveur de pèlerinages et d'exvoto. Ce fut au saint patron de cette église nouvelle qu'elle adressa ses vœux et ils furent exaucés. Après une courte oraison, qu'elle avait obtenu le délai de faire sans en déclarer l'objet, la fille intacte se trouva transformée en canne et s'envola au travers du grillage de la fenêtre jusque sur le milieu de l'étang parmi les autres cannes. Le ravisseur, interdit, publia cette merveilleuse nouvelle ; on s'assembla sur le bord de l'étang et l'on y remarqua en effet une canne plus timide ou plus effarouchée que les autres, mais il fut impossible de la faire revenir ni par prière ni par violence. Pour lors le pêcheur fut converti et déclara sa résolution de se faire moine. L'histoire n'apprend pas s'il persévéra dans ce bon propos.¹²»

Contrairement à ses prédécesseurs, qui relatent l'évènement ou ressassent les versions plus anciennes, Jean-Côme-Damien Poignand se livre à une analyse rationnelle, sinon rationaliste du phénomène, dont il explique l'évolution par la mutation de la configuration des sites :

« La procession de saint Nicolas se faisait chaque année le 9 du mois de mai ; c'est le temps où les cannes sauvages ont ordinairement leurs couvées nouvellement écloses. Or il y avait un déversoir qui communiquait de l'étang à la rivière en partant du point nommé la Couaille, passant par le vivier actuel de l'hospice, et par derrière l'église Saint-Nicolas. Ce canal de décharge, où l'eau ne coulait que quand l'étang était trop plein, c'est-à-dire pendant l'hiver, se trouvait au printemps un simple marais rempli de joncs et de roseaux. C'était un excellent abri où les cannes sauvages de l'étang venaient pondre et couvrir. Rien n'y troublait leur solitude, excepté le jour de la procession. Pour lors il pouvait bien arriver que quelqu'une fut effarouchée et que les petits se fourvoyassent parmi les pèlerins, ce qui faisait leur mère voltiger aux environs par son inquiétude pour eux. Car il est à remarquer qu'on n'avait jamais vu la canne processionnelle sans qu'elle fût accompagnée de plusieurs petits. Cette particularité s'expliquait en supposant que les canetons représentaient les enfants de la fille, non pas ceux qu'elle avait faits, mais ceux que la nature la destinait à faire. Lorsque l'étang se trouva par vétusté réduit en marais, à tel point qu'il a fallu le dessécher tout-à-fait et

12. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 1049 1-3, POIGNAND, Jean-Côme-Damien, *Histoire monumentale du royaume de Domnonée fondé en Bretagne après l'expulsion des romains, ou Chorographie Domnonéenne sur Montfort-la-Cane, son arrondissement communal et quelq'autres points de la Bretagne, de l'Angleterre, des Gaules et des pays étrangers qui ont eu d'antiques rapports tant avec les gaulois primitifs qu'avec les gaulois domnonéens*, [non daté, 183 p.], chap. 101, art. 747.

le convertir en prairie, le canal de décharge qui passait derrière l'église Saint-Nicolas cessa d'être inondé. Les riverains s'en emparèrent et le comblèrent chacun endroit soi. Depuis lors la procession se fit sans qu'il y parût aucune canne. [...] Depuis ce temps, la croyance, qui s'était déjà beaucoup affaiblie parmi le peuple, ne fut plus aucunement ranimée par le clergé. [...] Ce n'est pas qu'il ne reste toujours beaucoup de cannes sauvages dans le pays, à tel point que la chasse des halbrans, sitôt après la fauche de foin le long des rivières, devient momentanément un des principaux amusements de presque toute la jeunesse.¹³ »

Une approche ethnologique

En parallèle de sa recherche bibliographique, de la confrontation des écrits avec la configuration des lieux, Poignand ébauche même une approche de collectage ethnologique qui anticipe celui des folkloristes de la fin du siècle, avec une version chantée de la légende, qu'il retranscrit dans l'*Histoire monumentale du royaume de Domnonée* [...] :

« Je me rappelle encore [l']avoir dans ma jeunesse entendue chanter par quelque vieille femme [...], je vais la répéter ici parce qu'elle explique à peu près toute la chose.

Une fille du bourg de Saint-Gilles,
Des plus belles et des plus gentilles,
Un dimanche la matinée
Par des soldats fut enlevée.
Lui ont lié si dur les veines
Qu'elle ne peut avoir son haleine,
Et l'ont, malgré tous ses efforts,
Conduite au château de Montfort.
L'officier la voyant venir
De joie ne pouvait se tenir :
"Faites-la monter dans ma chambre ;
Nous dînerons tantôt ensemble"
À chaque marche qu'elle montait,
Son pauvre cœur soupirait :
"C'est donc ici la belle chambre
où il faut que mon Dieu j'offense".
Le capitaine assura bien
Que son Dieu n'offenserait point ;
Qu'il lui donnait son cœur pour gage,
Et la prendrait en mariage.
"Oh Monsieur, permettez-moi donc
Que je fasse une oraison"
Elle a prié Dieu, Notre-Dame,

13. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 1049 1-3, POIGNAND, Jean-Côme-Damien, *Histoire monumentale...*, *op. cit.*, chap. 101, art. 754.

Et saint Nicolas d'être cane.
 Quand la prière fut achevée,
 En cane elle a pris sa volée ;
 Elle s'envola par une grille
 Dans un étang plein de lentilles.
 Quand le capitaine vit cela,
 Tous les soldats il appela
 Ont bien tiré cinq cents coups d'armes :
 N'ont jamais pu toucher la Cane.
 Le capitaine au désespoir
 Ne veut rien entendre ni voir ;
 Ne veut plus être capitaine
 Dans un couvent se fera moine¹⁴. »

Montfort-la-Cane : des témoignages dans les cartes, dans la pierre et dans les objets

Qu'en est-il des représentations de la légende ? Comment les artistes, l'art populaire, se sont-ils emparés de la légende ? Quelles en sont les traces aujourd'hui ?

Des mentions dans la cartographie

Les mentions anciennes les plus tangibles se trouvent dans la cartographie. La ville de Montfort a été jusqu'à la Révolution communément appelée Montfort-la-Cane : « La ville continua de porter le surnom de Montfort-la-Cane par simple habitude sans qu'il vînt désormais aucun pèlerin pour visiter et adorer le prétendu miraculeux volatile¹⁵ ». Les cartes anciennes en font foi au xvii^e siècle¹⁶ (fig. 3).

Il semblerait que cette appellation, et sa déclinaison graphique, n'apparaissent qu'à cette période, bien que les procès-verbaux attestant de la venue de la cane, attirant de nombreux curieux, se succèdent au xvi^e siècle¹⁷. Faut-il y voir une concomitance avec le pèlerinage vers la fontaine de Saint-Méen-le-Grand, en plein essor au xvii^e siècle et dont Montfort cherche à se distinguer en tant que ville-

14. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1F1049 1-3, POIGNAND, Jean-Côme-Damien, *Histoire monumentale...*, *op. cit.*, chap. 101, art. 748.

15. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1F1049 1-3, POIGNAND, Jean-Côme-Damien, *Histoire monumentale...*, *op. cit.*, chap. 101, art. 754.

16. GAUDILLAT, Claude, *Cartes anciennes de la Bretagne, 1582-1800*, Spézet, Coop Breizh, 1999, pl. 8, 9, 12, 15, 17, 20, 22, 28 et 43.

17. QUERCI, Tomas de (Jacques Doremé), *De l'antiquité de la ville...*, *op. cit.*, p. 84-87.



Figure 3 – *Carte de Bretagne de Duval, 1659*, 10 x 12 cm, issue de l'atlas *La Géographie française*, avec mention de Montfort-la-Canne

étape¹⁸ ? Ou à l'inverse, faut-il voir ces milliers de pèlerins comme des vecteurs de la légende à leur retour de la fontaine guérisseuse, et que l'on finit par intégrer dans la cartographie ? Toujours est-il que la mention disparaît progressivement des cartes au XVIII^e et n'apparaît plus au XIX^e siècle. Dans les textes, l'appellation demeure au XVIII^e dans des courriers officiels¹⁹.

18. Montfort, ville étape entre Rennes et Saint-Méen-le-Grand, accueillait au XVII^e siècle les milliers de pèlerins se rendant à la fontaine de Saint-Méen, réputée pour la guérison de formes de gale ou de lèpre. BRILLOTT, Jean-Christophe, « Une population pèlerine au milieu du XVII^e siècle : les pèlerins de Saint-Méen », *Annales de Bretagne*, 1986/3, p. 257-259.

19. Citons, par exemple, des lettres de Dujuglart au subdélégué général à Rennes, 1762, et de Martineau, recteur de Saint-Jean à l'intendant, 1769, Arch. dép. Ille-et-Vilaine, C 408.

Des marques dans la pierre

Dès les premiers écrits, des mentions de traces physiques de la légende ou de la cane sont évoquées. Elles prennent corps peu à peu, puis s'atténuent et prennent d'autres formes aujourd'hui.

Vincent Barleuf, mentionne dès 1652 des traces visibles de la légende²⁰ :

« Car les Annalles de Bretagne, anciens vitrages des Eglises, procez verbaux et autres marques authentiques (qui se voyent en la ville de Montfort) donnent des preuves suffisantes comme de long-temps se voit annuellement une Canne sauvage qui vient accompagnée d'un nombre de petits cannetons voler aux environs de l'Eglise de S. Nicolas située dans un des faux-bourgs de ladite ville [...]. »

Quelles sont ces « marques authentiques » évoquées par Vincent Barleuf, s'agit-il des traces de la patte que laissa l'oiseau lors de son envol ? Jean-Côme-Damien Poignand les évoque avec pertinence²¹ :

« Il entrait dans la relation du miracle que la canne, voltigeant autour de l'appartement où elle était enfermée, y aurait gravé sur une pierre l'empreinte de ses pattes. Ce que l'on faisait passer pour empreinte des pattes de la canne miraculeuse étaient, selon toute apparence, des griffes d'un certain animal employé en torsade, pour ornement, sur la tablette de cheminée de la chambre du premier étage de la grande tour. Je n'y en ai du moins jamais vu d'autre depuis plus de quarante-cinq ans que j'y suis entré pour la première fois, et c'est le seul monument relatif à cette histoire qu'il soit possible d'examiner. »

La cheminée de la tour du Papegaut est en effet cernée de symboles de feu, la salamandre et le dragon, et l'aile de ce dernier n'est pas sans évoquer une patte palmée d'oiseau (fig. 4).

Le folkloriste Adolphe Orain²² reprend, malheureusement sans citer sa source, cette présence physique de la cane :

« Sa prière à peine terminée, elle se vit métamorphosée en cane, et s'envola dans l'étang voisin, aujourd'hui desséché et remplacé par les prairies qui bordent le ruisseau de Chaillou. En s'envolant par une fenêtre, elle laissa sur une pierre l'empreinte de ses pattes. »

Il est relayé quelques années plus tard par P. M. Chauvin²³ qui mentionne qu'« aujourd'hui encore, on retrouve cette cane sculptée sur la pierre dans plusieurs maisons de la ville et des environs ». La mention est encore floue et, de ces sculptures, nulle trace aujourd'hui dans la ville, sinon dans les merlettes figurant sur les blasons de certaines familles locales, que l'on retrouvait en effet sculptées dans le granite.

20. (BARLEUF, Vincent), *Récit véritable...*, *op. cit.*

21. POIGNAND, Jean-Côme-Damien, *Antiquités historiques...*, *op. cit.*, p. xij.

22. ORAIN, Adolphe, *Géographie pittoresque du département d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, Alphonse Leroy, 1882, p. 368.

23. CHAUVIN, P. M., *Vie du bienheureux Grignon de Montfort*, 1891, p. 4-9.



Figure 4 – Sculpture latérale de la cheminée du premier étage de la tour du Papegaut, xv^e siècle (?), Montfort-sur-Meu ; l'aile du dragon suggère la forme de la patte d'une cane (cl. Y. Baron)

Un sceau dédié à la légende

Les comptes rendus des séances de la Société d'histoire et d'archéologie d'Ille-et-Vilaine nous proposent un objet tangible de l'appropriation de la légende : la cité aurait utilisé sur son propre sceau la mention de Montfort-la-Cane. Celui-ci aurait été présenté une première fois en séance en 1892²⁴ et une nouvelle fois en 1921²⁵ :

« M. L. de Villers, qui avait découvert le sceau à la mairie de Montfort, en présenta une empreinte de cire à la séance du 8 mars 1892. M. l'abbé Hervé ne renouvelle cette exhibition que pour montrer la matrice même qui est en argent, et dire un mot de cette vieille cane – que beaucoup ont prise pour un canard – et qui reste toujours aussi mystérieuse que jadis. »

Le même abbé Joseph Hervé, vicaire à Montfort, en relate la découverte dans le *Bulletin paroissial de Montfort-sur-Meu*²⁶ :

« [...] À Montfort même, ce nom prévalut dans les actes du temps : et le sceau (ou cachet à cire) de la Communauté de Ville portait en exergue, autour des armes de la cité, l'inscription suivante : « sceau de Montfort-la-Cane » (le dernier sceau de Montfort-la-Cane, tout en argent, fut retrouvé il y a trente ans dans une armoire de l'ancien Hôtel de Ville aujourd'hui démoli. On le conserve avec soin à la mairie actuelle. Le lecteur remarquera que jadis on écrivait couramment la Cane avec deux *n*, sans distinguer l'oiseau du bâton). »

Malheureusement, nulle trace de ce sceau ou de son empreinte ne subsiste, ni en mairie de Montfort, ni dans les archives de la Société d'histoire et d'archéologie d'Ille-et-Vilaine, ni sur les documents de la communauté de ville déposés aux Archives départementales. Si la description des armes de Montfort est fidèle, la mention de Montfort-la-Cane ne peut être aujourd'hui démontrée.

Des rapprochements possibles

Sainte Onenne

On trouve à Tréhorenteuc (Morbihan) une bannière dédiée à sainte Onenne, qui, confrontée à une situation similaire à la jeune fille de Montfort, est protégée par les oies qu'elle garde (fig. 5).

24. VILLERS, L. de, « Séance du 8 mars 1892, exhibitions », *Bulletin et mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie d'Ille-et-Vilaine*, t. XXII, 1892, p. XI, 1893 : « Par M. L. de Villers : empreinte du sceau de Montfort La Cane, avec écusson à la croix guivrée, surmonté de la couronne de comte. »

25. DES BOUILLONS, « Séance du 11 mai 1920, Exhibitions et communications », *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, t. XLVIII, p. XXVII, 1921 : « M. l'abbé Hervé : Sceau de la communauté de ville de Montfort avant la révolution. Ecu aux armes, encadré de deux palmettes croisées, sommé d'une couronne comtale à sept perles et entouré de ses mots : « sceau de Montfort la Cane ». »

26. HERVÉ, J., *Bulletin paroissial Montfort-sur-Meu*, janvier 1921.



Figure 5 – Bannière de l'église de Tréhorenteuc, XIX^e siècle, dédiée à sainte Onenne (cl. Y. Baron)

Le chanoine Amédée Guillotin de Corson²⁷ signalant qu'

« une cane blanche et trois canetons [sont] figurés sur la bannière » de la paroisse, ajoute : « le secrétaire m'a expliqué qu'avant la Révolution, une cane avec ses halbrans ne manquait jamais de précéder dévotement la procession, qui le jour de la fête patronale, se fait autour d'un champ voisin de l'église et où est la fontaine de Sainte Onenne. »

Jean Markale²⁸ évoque une version légèrement différente :

« Poursuivie par un seigneur, Onenne fut défendue par les oies qu'elle gardait. »

Henri Gillard²⁹, le recteur bien connu de Tréhorenteuc, donne une autre version de la légende :

« des canes sauvages qui passaient dans le ciel, firent de telles évolutions et poussèrent de tels cris que des soldats passant dans le voisinage accoururent pour voir ce qui se passait. Ils délivrèrent sainte Onenne. »

Sainte Brigitte du Guildo

Dans les Côtes-d'Armor, au Guildo, une chapelle dédiée à sainte Brigitte est rattachée à une légende, dont Paul Sébillot a recueilli quatre versions. Celles-ci présentent d'étonnantes similitudes avec celle de l'infortunée jeune montfortaise : une princesse, mère de douze enfants, fit naufrage :

« Se voyant sur le point de périr, [elle] invoqua sainte Brigitte et la supplia de la sauver ainsi que sa famille. La sainte exauça sa prière et ils furent changés en cane et en canetons. [...] Sainte Brigitte leur dit qu'elle ne pourrait leur rendre leur forme première qu'au bout d'un certain temps : jusque-là ils devaient se rendre en pèlerinage à sa chapelle le jour de l'assemblée et le jour des Rogations, pour demander à Dieu le pardon de tous leurs péchés. Lorsque leur pénitence fut terminée, sainte Brigitte put leur faire reprendre la forme humaine, et c'est depuis cette époque que l'on ne voit plus venir à sa chapelle la cane et ses canetons.³⁰ »

La chapelle conserve toujours une statue de sainte Brigitte, aujourd'hui sans attributs. A partir de 1451, le comte de Laval, seigneur de Montfort, eut la tutelle du Guildo par son mariage avec Françoise de Dinan. Cette tutelle peut expliquer une exportation de la légende montfortaise.

Outre les chansons d'une jeune fille se métamorphosant en cane que l'on retrouve en Bretagne, en Poitou, en Anjou et au-delà, un culte particulier attire l'attention, notamment dans la Vienne, faisant état d'une histoire similaire à celle de Montfort, à la différence qu'ici la métamorphose est partielle : seul le pied de

27. GUILLOTIN de CORSON, Amédée, *Pardons et pèlerinages de Basse-Bretagne*, Rennes, J. Plihon, L. Hervé, 1898, p. 80.

28. MARKALE, Jean (Jacques Emile Bertrand), *La forêt de Brocéliande*, Rennes, Ouest-France, 1977, p. 27.

29. GILLARD, Henri, *À S^{te} Onenne*, Tréhorenteuc, 1942, p. 3.

30. SÉBILLOT, Paul, *Petite légende dorée de la Haute-Bretagne*, Nantes, Société des bibliophiles bretons, 1897, p. 115-116.

la jeune fille se transforme en patte d'oie. Il s'agit d'un détail de la vie de sainte Néomaye ou Némoise, présent dans un des récits³¹ :

« Bergère jolie et innocente, Néomaye fut un jour poursuivie par un seigneur que la beauté de la jeune fille énamourait. Près d'être atteinte, Néomaye invoqua Dieu pour sa défense. S'étant déchaussée pour passer un ruisseau, à son pied droit aussitôt se montra une patte d'oie. Le seigneur fut refroidi à cette vue et s'en alla... »

Baucoup des représentations de la sainte, dont le culte était tombé en désuétude, ont disparu au XIX^e siècle. Une des dernières statues la représentant, dans l'église de Lerné (Indre-et-Loire), a malheureusement été dérobée en 2007. D'autres représentations plus récentes (XVII^e-XIX^e siècles) de sainte Némoise ont existé dans le Loir-et-Cher, dans la Vienne, en Côte-d'Or, dans les Deux-Sèvres, dans le Maine-et-Loire. Il en subsiste une à Lésigny (Vienne).

Aux origines

Un culte plus ancien ?

La plupart des récits font éclore la légende au moment de la reconstruction du château, à la fin du XIV^e siècle. Lié à Montfort au culte ancien de saint Nicolas, protecteur de l'intégrité virginale, il se développe localement. Mais le mythe d'une femme se métamorphosant en oiseau pour échapper à son agresseur se retrouve beaucoup plus largement. Le mythe de la femme-oiseau, et plus particulièrement de la femme agressée se métamorphosant en oiseau, apparaît dans la mythologie gréco-romaine, par exemple sous les formes Leda et Nemesis.

Si l'on regarde du côté des légendes « celtiques », faut-il y voir, comme Marcel Turbiaux³², une origine plus ancienne dans le culte de sainte Brigitte, originaire d'Irlande au VI^e siècle, présent dans les Côtes-d'Armor et le Morbihan, dont les vies relatées la mettent toujours en lien avec des canes ou des oiseaux sauvages ? Pour échapper aux dangers (différents selon les versions), elle se serait transformée en cane, et, pour honorer le miracle, serait venue accompagnée de ses canetons dans la chapelle du lieu. La sainte Brigitte honorée au Guildo, citée *supra*, en est un bon exemple.

Certains ont vu également dans la découverte en 1913 d'une statue en bronze dont le casque à cimier est surmonté d'un oiseau (cygne ou oie sauvage), une assimilation de la Brigit celtique à la déesse Minerve. Découverte à Kerguilly en Dinéault (Finistère) et datée du I^{er} siècle, elle est aujourd'hui conservée au Musée de Bretagne. Mais le peu de sources et de possibilités de recoupement rend l'interprétation, bien que séduisante, hasardeuse³³ (fig. 6).

31. ROUGÉ, Jacques-Marie, *Le folklore de la Touraine*, Tours, Arnault et C^{ie}, 1931.

32. TURBIAUX, Marcel, « La cane de Montfort... », art. cit.

33. SANQUER René, « La grande statuette en bronze de Kerguilly en Dinéault (Finistère) », *Gallia*, t. 31, fasc. 1, 1973, p. 61-80.



Figure 6 – Statue dite de Brigitte (© coll. Musée de Bretagne, Rennes – reproduction interdite – inv. 972.59.1)



Figure 7 – *Gobelet de Paimpont*, récipient en or daté de 1500 à 1250 avant J.-C. (Musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, inv. 83168) (photo © RMN – Grand Palais – Jean-Gilles Berizzi)

Peut-on remonter encore plus loin, à partir d'un autre objet, celui-là découvert en forêt de Paimpont ?

« Vers 1880, un bûcheron découvrit, fortuitement semble-t-il, une coupe en or. Le lieu de trouvaille n'a pu être déterminé avec précision... à la limite de la forêt de Paimpont, entre Plélan-le-Grand et les forges de Paimpont, au bord de la rivière l'Aff. [...] La tasse est en or jaune [...] Le col est décoré de douze figurations d'oiseaux aquatiques stylisés, passant à droite. [...]. La partie supérieure, avec ses canards (ou ses oies) nageant, invite à rechercher des comparaisons vers le Nord de l'Europe. Quant aux anneaux, ils sont inusuels sur des tasses de ce type. Mais il se peut que l'objet ait subi, au cours des temps, des modifications secondaires [...].³⁴ »

Ce gobelet fait aujourd'hui partie des collections du musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye. A nouveau, le peu d'éléments de comparaisons et de sources laisse plus libre cours à l'imaginaire qu'à l'interprétation scientifique (fig. 7).

Des représentations disparues

Outre les manuscrits, en grande partie disparus³⁵, la mémoire orale, partiellement collectée, et les publications, quelques objets témoignent ou ont témoigné de l'implantation de la légende dans la paroisse Saint-Nicolas de Montfort, voire d'un essaimage hors de la cité médiévale.

Des œuvres disparues

L'église Saint-Nicolas de Montfort, théâtre des événements, a été détruite après la Révolution, mettant fin à la venue de la cane, préalablement perturbée par l'assèchement, en 1761, de l'étang de protection de la ville évoqué par Jean-Côme-Damien Poignand. Quelques descriptions et plans nous sont parvenus³⁶, qui permettent une restitution *a posteriori* du bâtiment aujourd'hui disparu.

« L'église Saint-Nicolas se composait d'une nef et d'un chœur à chevet droit, séparés l'un de l'autre par un arc triomphal qu'accostaient deux autels. La nef était éclairée par deux fenêtres au sud et une au nord. Le chœur était moins élevé que la nef de 9 à 10 pieds et moins large qu'elle de 8 pieds ; on y accédait de la nef au moyen de deux

34. BRIARD, Jacques, PAPE, Louis, « Les temps préhistoriques », dans François LEBRUN (dir.), *L'Ille-et-Vilaine des origines à nos jours*, Saint-Jean-d'Angély, Bordessoules, 1984, p. 46-47.

35. POIGNAND, Jean-Côme-Damien, *Notice historique sur l'arrondissement de Montfort*, 1817, ch. 1, art. 3, (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 1049 1-3) : « Le rédacteur de cette notice a lu autrefois tout ce qu'il y avait d'imprimé & de manuscrits déposés aux archives de la municipalité de la ville dans une liasse concernant cette matière. Mais il a demandé les mêmes pièces pour les vérifier de nouveau dans l'occasion présente & elles n'ont pas été retrouvées. Il va donc être obligé de rapporter seulement ce qu'il a conservé de tout cela dans sa mémoire ». Ne subsistent aujourd'hui que des mentions dans les registres paroissiaux de la paroisse Saint-Nicolas.

36. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, C 408 et Arch. mun. Montfort-sur-Meu, DD1.

marches ; sa longueur était de 28 pieds, sa largeur de 27 pieds et demi et sa hauteur de 17 pieds ; c'était la partie la plus ancienne de l'édifice : une petite fenêtre carrée le mettait en communication avec une chambre du premier étage du prieuré.³⁷ »

Plus nombreuses sont les allusions au mobilier qui illustrait la légende de la cane. Vincent Barleuf est le premier à mentionner notamment les vitraux³⁸ :

« [...] l'antiquité des vitres des Eglises, les peintures et les figures parlent. Celui là seroit ignorant de cette histoire et justement repris qui voudroit, dans Montfort, nous crayonner l'image du grand Saint Nicolas sans depeindre a ses pieds la Canne et ses petits. Dans l'Eglise de ce Saint, se voient deux vitres peintes. L'une qui represente le mesme Saint en cette sorte et qui est un ouvrage de pres de deux cens ans ; L'autre est au derriere du maistre Autel artistement élaborée il y a plus de cent ans, en laquelle se voit au pres de l'Image du mesme Saint depeint en la maniere que dessus, un seigneur de Montfort representé avec Madame sa femme et leurs enfants, la couronne en teste, revestus de pourpre doublé d'Ermines, qui sont les Armes de Bretagne. Ces vitres, et ces peintures anciennes nous sont demeurées pour donner à entendre que ce n'est pas nouveauté ce que nous ecrivons icy. J'ay cherché et feilleté dans les archives des lieux tout ce qui pouroit vous donner cognoissance de ce qui s'est passé sur ce sujet ès plus anciens temps et premieres années. »

Jean-Côme-Damien Poignand y revient dans l'un de ses deux ouvrages édités :

« [...] elle a été en sculpture, avec quatre ou cinq petits, au pied de la statue de Saint-Nicolas, sur le maître-autel de l'église ; elle a été en peinture sur les vitraux coloriés aux fenêtres de la même église, ainsi qu'en broderie d'or sur la bannière et sur les ornements qui servaient dans la solennité du jour : ceci est de mémoire d'homme, et je l'ai vu moi-même. L'église de Saint-Nicolas ayant été vendue et démolie en 1798, la statue du saint patronal a été transférée dans l'église de Saint-Jean ; mais la bourse qu'il avait pendue au bras, le baquet rempli de petits enfants qu'il avait à ses pieds, et la cane avec ses cannetons, se trouvent maintenant perdus³⁹. »

Le vitrail de l'église Saint-Nicolas de Montfort

Les archives départementales d'Ille-et-Vilaine conservent heureusement le dessin du vitrail de l'église Saint-Nicolas⁴⁰, offert, entre 1535 et 1547, par la famille de Laval qui a désormais la tutelle sur Montfort, « déposé ce jour 4 novembre 1762 par moy sousigné en faveur du général, Mouazan⁴¹ ». Amédée Guillotin de Corson

37. BANÉAT, Paul, *Le département d'Ille-et-Vilaine. Histoire, archéologie, monuments*, 4 vol., Rennes, Larcher, 1927-1929, t. II, p. 448.

38. BARLEUF, Vincent, *Récit véritable...*, *op. cit.*, p. 16-17.

39. POIGNAND, Jean-Côme-Damien, *Antiquités historiques...*, *op. cit.*, p. ij.

40. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2G 193/5 (anciennement G 516A).

41. JOÛON des LONGRAIS, Frédéric, *Jacques Doremet, sa vie et ses ouvrages avec de nouvelles recherches sur les premières impressions malouines. [...]*, Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1894, réimp. Genève, Slatkine reprints, 1971, page xli. Ce dessin fut reproduit par Alfred Ramé au début du xx^e siècle (Musée de Bretagne, inv. 1952.11.377-38), pour l'ouvrage de Paul Banéat, *Le département d'Ille-et-Vilaine...*, *op. cit.*, t. II, p. 448.

se livre à une analyse détaillée du dessin du vitrail⁴² (fig. 8 et 9), dont la partie centrale était occupée par saint Nicolas, ses attributs classiques (trois enfants), et ses attributs locaux (la cane et ses canetons).

Du vitrail, nous ne disposons plus que du précieux calque. Quant aux autres éléments, canetons, vêtements sacerdotaux, bannières, une fois de plus, l'histoire en a effacé le témoignage. Pol Potier de Courcy⁴³ les évoque une dernière fois en 1864, après leur disparition :

« L'antiquité des figures qu'on voyait dans cette église, où la cane et ses canetons étaient peints sur les vitraux coloriés, sculptés aux pieds de la statue du saint et brodés sur sa bannière, atteste que cette histoire n'est pas nouvelle. »

Seule subsiste dans la nouvelle église de Langlois, bâtie à partir de 1850 au centre de la ville, la statue originelle de saint Nicolas, sans attributs ni légendaires canetons (fig. 10).

42. GUILLOTIN de CORSON, Amédée, *Pouillé historique de l'Archevêché de Rennes*, 6 vol., Rennes-Paris, Fougeray/René Haton, 1880-1886, t. v, 1884, p. 279-280 :

« Revenons à l'église Saint-Nicolas ; on y voyait une belle verrière dont nous avons retrouvé un dessin que nous allons décrire. Placée dans une fenêtre flamboyante divisée par trois meneaux, la vitre présentait neuf sections surmontées de trois écussons ;

- au centre, à la place d'honneur, étaient les armoiries du comte de Laval, seigneur de Montfort et de Vitré au ^{xv}^e siècle : "écartelé au 1^{er} d'azur à trois fleurs de lys d'or", qui est de France ;

- "aux 2^e et 3^e d'or à la croix de gueules chargée de cinq coquilles d'argent et cantonnée de seize alérions d'azur", qui est de Montmorency-Laval ;

- "au 4^e d'azur à trois fleurs de lys d'or et au bâton composé d'argent et de gueules" qui est d'Evreux ; sur le tout, en bannière : "de gueules au lion contourné et couronné d'argent", qui est de Vitré ;

- à droite et un peu au-dessous était un autre écusson semblable ;

- à gauche un troisième blason portait : "parti : au 1^{er} les armes qui précèdent ; au 2^e de gueules à trois pals d'or", qui est de Foix ;

- puis apparaissaient au-dessous, sur deux rangs, six figures de saints occupant le même nombre de sections de la verrière ; le dessin n'a de légende que sous l'un de ces bienheureux ; on y lit : "Saint Nicolas, evesque de Myre" ; revêtu de son costume épiscopal, ce dernier béni les petits enfants qui ressuscitent par l'effet de ses prières ; mais, chose à noter, aux pieds du saint barbotent dans un marais quatre canes, rappelant ainsi la légende de Montfort.

Le bas du vitrail est occupé par trois groupes :

- au centre une *pietà* ;

- à droite le comte de Laval, une couronne en tête et le collier de Saint-Michel au cou, agenouillé sur un prie-Dieu aux armes de Montmorency-Laval, et accompagné d'un petit prince revêtu comme lui d'un manteau d'hermines ;

- à gauche, la comtesse de Laval, placée sous un dais comme son mari, et également couronnée et agenouillée ; son prie-Dieu porte les armes de Foix. Ces blasons datent cette verrière, contemporaine évidemment de Guy XVII, comte de Laval, qui épousa en 1535 Claude de Foix et mourut en 1547. C'est donc entre ces deux dates que fut placé ce beau vitrail qui, indépendamment de son mérite artistique, confirme à sa manière la tradition de la cane de Montfort. On voyait également à Saint-Nicolas la cane légendaire sculptée sur le maître-autel et brodée sur les vêtements sacerdotaux ».

43. POTIER de COURCY, Pol, *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, Paris, Hachette, coll. « Guides Joanne », 1864, chap. *Montfort-sur-Meu*, p. 10.



Figures 8 et 9 – Dessin du vitrail de l'église Saint-Nicolas de Montfort, et détail de la scène centrale, xviii^e siècle (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2 G193/15)



Figure 10 – Statue de saint Nicolas, issue de l'église détruite à Montfort en 1798, présente aujourd'hui dans l'église Saint-Louis-Marie Grignon de Montfort-sur-Meu, bois, traces de polychromie, xviii^e siècle (?) (cl. Y. Baron)

Les sculpteurs Jean-Julien Hérault et Paul-Louis Savary ont cependant intégré, en 1860, dans le retable qui la soutient, une mention-hommage de la cane et des canetons voltigeant dans une des scènes supérieures de l'ouvrage⁴⁴.

Des représentations plus tangibles

Un vitrail à Priziac

En 1860, l'archiviste du Morbihan, Louis Rosenzweig, évoque une chapelle de Priziac⁴⁵. Il mentionne des :

« restes de vitraux à compartiments variés ; personnages de 0 m 60 environ, fonds d'architecture renaissance mêlées d'anses de panier et d'accolades ; quelques traits de la vie de saint Nicolas. »

Il estime que l'édifice pourrait remonter à 1580 par une date du portail ouest de la chapelle.

Amédée Guillotin de Corson se fait plus précis au sujet de cette chapelle en 1892 :

« [...] Le chevet droit de cet édifice est occupé par une belle fenêtre à meneaux de style flamboyant ; une verrière du ^{xvi}^e siècle remplissait jadis toute cette baie, mais il n'en reste plus que des débris, notamment deux panneaux, qui nous prouvent que ce vitrail représentait toute la légende du bienheureux patron du lieu. L'un de ces panneaux est consacré à retracer la générosité de saint Nicolas dotant trois pauvres filles dont la vertu courait danger ; tout le monde connaît le fait. Quelque chose de bien plus curieux se retrouve dans le dernier panneau de la verrière : on voit là deux personnages debout, qui semblent être un seigneur et sa femme, présentant à Dieu un autel surmonté de la statue du saint évêque de Myre ; sur le marchepied de cet autel est une cane dont le petit canard, voltigeant au-dessus d'elle, se trouve déjà sur l'autel même. Au-dessous on lit cette légende incomplète : « Comment ung canard [...] venoit hommage [...] » Il s'agit évidemment ici de la fameuse cane de Montfort, dont il est singulier de retrouver la légende au fond de la Basse-Bretagne. On sait que pendant trois siècles les habitants de Montfort purent voir chaque année, à la fête de Saint-Nicolas d'été, une cane et ses canetons sortant de l'étang du château de Montfort, se rendant à l'église paroissiale de Saint-Nicolas et y demeurant pendant l'office divin au pied de l'autel ; la cane y laissait un de ses petits et disparaissait ensuite. Ce fait, tout extraordinaire qu'il semble, est prouvé par une suite nombreuse de procès-verbaux attestant sa réalité, et l'artiste verrier

44. BOHUON, Philippe, *Constructions et reconstructions d'églises dans la région de Montfort (1801-1905)*, dactyl., mémoire de maîtrise, Michel LAGRÉE (dir.), 1993, Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2 J 636 1-2, POCQUET du HAUT-JUSSÉ, Bertrand, *Le mobilier religieux du ^{xix}^e siècle en Ille-et-Vilaine*, Rennes, La Procure Matinales, 1985.

45. ROSENZWEIG, Louis, *Statistique archéologique de l'arrondissement de Napoléonville*, Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, 1860, p. 68-69.

de Priziac l'a voulu représenter comme témoignage de dévotion envers Saint Nicolas. Malheureusement les écussons de la verrière ont été brisés depuis longtemps [...]»⁴⁶.

Il ne précise pas s'il est directement témoin de ce relevé, mais le détail de sa description le laisse supposer.

Ces vitraux ne sont plus présents à Priziac. Il n'en est pas fait mention dans l'ouvrage publié en 1975 par la commission régionale de Bretagne de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France⁴⁷. La chapelle est datée du XVI^e siècle, un conflit de prééminences surgit entre deux seigneurs, celui du Dréors et celui de Kerlen, la paroisse de Priziac relevant quant à elle des Rohan, par leur seigneurie de Guéméné... Le lien avec les Laval-Vitré et la légende montfortaise reste à élucider...

Quand et pourquoi ont-ils été démontés ? Toujours est-il que l'on perd leur trace jusqu'en 1978...

Une étonnante réapparition

Étonnamment des vitraux dédiés à saint Nicolas apparaissent bien plus tardivement dans le Cantal, comme le relate le maire de la commune en 1995⁴⁸. Ceux-ci présentent d'étonnantes similitudes avec les vitraux morbihannais disparus (fig. 11).

46. GUILLOTIN DE CORSON, Amédée, *Récits de Bretagne*, « Saint-Nicolas-de-Priziac », 3^e série, Rennes, J. Plihon, et L. Hervé, 1892, pp. 195-205.

47. *Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, Cantons Le Faouët et Gourin, Inventaire topographique*, Paris, 1975, 678 p., description de la chapelle et de son mobilier, p. 89-91, vue intérieure, p. 458.

48. VERDIER, Félix (maire de Trizac), *Le Réveil de Mauriac*, 19 mai 1995 : « Le 7 juillet 1982, Pierre-Marc Auzas, inspecteur général des Monuments Historiques, s'est rendu à Trizac pour informer M. l'abbé Laboureux, curé de la paroisse, de la découverte au dépôt des Monuments Historiques de Champs-sur-Marne (Seine-et-Marne) de vitraux anciens provenant de l'église de Trizac et de l'intérêt de leur remise en place dans leur lieu d'origine. Leur découverte avait été faite dans les années 70 (au plus tard en juillet 1978) par Jean-Jacques Gruber (1904-1988), maître verrier et historien de l'art du vitrail, chargé à partir de 1970 de l'inventaire des mille caisses de vitraux anciens du dépôt de Champs-sur-Marne. Le dépôt de Champs-sur-Marne, créé en 1955 à l'initiative de Jean Taralon, inspecteur général des Monuments Historiques, regroupe les vitraux anciens, stockés avant la guerre en différents lieux. Les vitraux de Trizac ont ainsi d'abord été stockés au Musée des Monuments Français par Jean Verrier, inspecteur général des Monuments Historiques, puis, durant la guerre, au château de Chambord et ensuite au dépôt de Champs-sur-Marne. Comment les vitraux de Trizac sont-ils arrivés jusqu'à Jean Verrier ? Il est impossible de le dire à ce jour. La seule hypothèse que l'on puisse formuler sur les vitraux concerne leur emplacement à l'église de Trizac : ils pouvaient occuper les étroites baies du chœur et du transept occultées en 1742 par la pose de trois retables baroques (classés Monuments Historiques le 2 mars 1966). La visite du 7 juillet 1982 déclencha le processus administratif habituel propre à tout projet de restauration. 27 février 1984 : le ministre délégué à la culture classa Monuments Historiques les fragments et panneaux de l'église de Trizac, en dépôt à Champs-sur-Marne. [...] 1990-1991 : restauration et pose de deux vitraux (les 3, 4, 5 juin 1991) dans les baies du transept. 1992-1993 : mise en place du financement, restauration et pose du troisième vitrail (le 22 avril 1993) dans le chœur. [...]



Figure 11 – Vitrail de Trizac, Cantal, xv^e siècle (?), saint Nicolas et la cane

Comment ces vitraux, dont la description correspond à celle d'Amédée Guillotin de Corson, ont-ils fini par être remontés dans des fenêtres inadaptées dans le Cantal ? Le doute sur la provenance de cet ensemble est ancien et semble tranché par les recherches de F. Gatouillat et de M. Hérold⁴⁹ :

« Panneaux déplacés à Trizac (Cantal, canton de Riom-ès-Montagnes). Déposés à une date non précisée, puis remis au Musée des Monuments français par les soins de Jean Verrier, quelques panneaux provenant de la chapelle Saint-Nicolas de Priziac sont inventoriés en 1978 par Jean-Jacques Gruber dans la caisse n° 664 du dépôt des Monuments Historiques de Champs-sur-Marne. Une inscription erronée les attribue à la commune de Trizac dans le Cantal. [...] Les conditions de leur remontage sont envisagées au début des années 1980. L'inspecteur général Auzas se rend à Trizac, où il constate que l'église, vitrée dans son ensemble en 1926, ne permet aucunement l'installation des panneaux ; sur le conseil du curé du lieu, il propose un remontage dans l'église de Lachassagne, située sur la même commune. Le montage a finalement lieu dans trois baies de l'église paroissiale (baie sud du chœur, baies des croisillons sud et nord). Cette erreur vient surtout de ce que l'identification des scènes conservées de la légende de saint Nicolas n'a pas été menée à bien. »

La description des panneaux en 1978 au dépôt de Champs-sur-Marne ne laisse que peu de doutes :

« 5 panneaux, chacun H. 0,55 m – L. 0,34 m, appartenant à 3 scènes de l'histoire de saint Nicolas, réalisées vers 1480-1490 : 3 panneaux se rapportent à l'histoire des 3 pucelles, que leur père, sans ressources, ne peut marier et que saint Nicolas dote en déposant par la fenêtre une bourse (inscriptions) ; miracle de la Cane de Montfort volant sur l'autel pour y abandonner un caneton, avec l'inscription : « com[m]ant un can[n]ar sovaige on ses petis vient faire ho[m]age ?] a la chapelle s. nichol[las] ». [...]»⁵⁰.

La conclusion des deux chercheurs est sans appel :

« L'erreur, causée par une vague homonymie de communes, ne peut être réparée, les panneaux ayant été adaptés à leur nouveau cadre. Le cas illustre encore la fragilité de ce patrimoine, qu'il importe de mieux connaître afin de le sauvegarder.⁵¹ »

Ils proposent pour les vitraux une datation un peu différente, le premier quart du XVI^e siècle.

Les vitraux restaurés de l'église de Trizac frappent par la fraîcheur des couleurs, la finesse du trait, l'expression des visages et l'originalité des thèmes traités : « Comment un canard sauvage ou ses petits vient rendre hommage à la chapelle Saint-Nicolas », peut-on lire sur le vitrail qui éclaire le croisillon sud du transept [...]. Le thème du premier vitrail se rapporte à la légende de la Cane de Montfort, petite ville située à 25 km à l'ouest de Rennes [...]. »

49. GATOUILLAT, Françoise, HÉROLD, Michel, *Les vitraux de Bretagne*, Corpus vitrearum, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 334.

50. *Id.*, *ibid.*, p. 335.

51. *Id.*, *ibid.*, p. 24.



Figure 12 et 13 – Saint Nicolas et saint Martin, vitraux de la cathédrale de Tours (xv^e siècle) (cl. O. Geneste © Région Centre-Val de Loire, Inventaire Général ; © Rencontre avec le patrimoine religieux)

Probablement par le même processus, on retrouve dans la cathédrale de Tours un vitrail dédié à saint Nicolas et à ses côtés un saint Martin accompagné d'une cane, qui ne figure habituellement pas dans ses attributs. Il faut vraisemblablement voir dans ce vitrail, offert en 1462 par Gui de Laval, seigneur de Montfort⁵², et Catherine d'Alençon, à l'occasion de leur mariage à Tours⁵³, une réminiscence de la cane montfortaise (fig. 12 et 13). Ce serait là la plus ancienne mention de la cane de Montfort, presque contemporaine de celle du doge du Gênes.

Des survivances de la légende : La folklorisation du mythe local

Concluons ce tour d'horizon des représentations de la légende par un retour sur Montfort. La modification de la configuration des lieux, la destruction de l'église et de l'étang du château, l'évolution des regards portés aux faits merveilleux, ont peu à peu estompé la présence physique de la légende. Celle-ci est aujourd'hui symbolique et commémorative dans la nouvelle église de Montfort. La ville, officiellement rebaptisée pendant la courte période révolutionnaire Montfort-la-Montagne, a en 1818 adopté le nom d'usage de Montfort-sur-Meu, qui ne sera validé officiellement qu'en décembre 1992⁵⁴.

Pourtant, pendant les XIX^e et XX^e siècles, ses « apparitions » se sont concrétisées parfois là où on ne les attendait pas : elle apparaît ainsi au détour d'une lithographie de la *Bretagne contemporaine*⁵⁵ (fig. 14).

On la retrouve en 1886 héroïne d'un roman illustré pour enfant (fig. 15)⁵⁶, qu'Anatole de Barthélémy qualifia ainsi :

« Ce roman historique est raconté sous une forme attachante et dramatique. Seulement l'auteur a montré une certaine hardiesse en chargeant ainsi la mémoire de Raoul qui, de l'avis de certains critiques très compétents, n'avait pas l'âme aussi noire [...]. Nous devons signaler tout particulièrement les nombreux dessins dont M. Paul Chardin a illustré ce beau volume ; ils sont tous empruntés à des monuments bretons que l'on reconnaît facilement. M. Chardin est aujourd'hui bien connu en Bretagne par ses travaux, accompagné de gravures et de planches aussi fidèles qu'habilement exécutées, consacrées par lui aux édifices et aux souvenirs héraldiques de la province⁵⁷».

52. La famille de Montfort, par le mariage de Jean de Montfort et de Jeanne de Laval en 1406, prit le nom de Laval.

53. ANDRAULT-SCHMITT, Claude, *La cathédrale de Tours*, La Crèche, Geste Editions, 2010, p. 249.

54. Arch. mun. Montfort-sur-Meu, 4 W1, délibération du 21 décembre 1992, validée par un décret en Conseil d'Etat du 7 octobre 1993.

55. BENOIST, Félix, *La Bretagne contemporaine [...]*, Paris-Nantes, Charpentier, 1865.

56. VAUX, Ludovic de, illustrations Paul CHARDIN, *Légende de Montfort-la-Cane*, Paris, Leroux, 1886.

57. BARTHÉLÉMY, Anatole de, *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1886.



Figure 14 – CICÉRI, Eugène, BENOIST, Félix, *Montfort-sur-Meu, Ille-et-Vilaine*, s.d. gravure lithographiée, Les canes apparaissent sur la rivière du Garun (coll. Musée de Montfort, inv. 2007.00.465)



Figure 15 – VAUX, Ludovic de, illustrations Paul CHARDIN, *Légende de Montfort-la-Cane*, 1886 (coll. Musée de Montfort, inv. 2007.00.468)



Figure 16 – BUISSONNIER, F., *Saint-Nicolas de Montfort, une venue de la cane au xvii^e siècle*, huile sur panneau, 1934, hôtel-restaurant la Cane de Montfort (cl. Y. Baron)



Figure 17 – Cinéma la Cane, Montfort-sur-Meu, 1995 (cl. Y. Tassel)



Figures 18, 19 et 20 – Empreinte de cachet, logo, écusson d'équipes sportives, années 1950-1960 (coll. Musée de Montfort) (cl. Y. Baron)

On la retrouve encore sur le manteau de la cheminée du restaurant la Cane, proche de la rue où elle processionnait, dans une peinture réalisée en 1934 par un peintre local, F. Buissonnier (fig. 16).

On voit également dans la ville une « rue de la Cane », dans un quartier reconstruit après les bombardements de 1944, dont le nom ne sera validé officiellement qu'en 1956⁵⁸, une nouvelle « rue de l'étang de la Cane », baptisée en juin 2004⁵⁹, et un cinéma qui porte son nom... (fig. 17).

58. Arch. mun. Montfort-sur-Meu, 1 D18, délibération du 16 septembre 1956.

59. *Ibid.*, 1 O33.



Figure 21 – VAN RIJHN, Richard, *Saint Nicolas, sa cane et ses canetons*, sculpture, 1995 (coll. Musée de Montfort, inv. 2007.00.31) (cl. Y. Baron)

Les associations sportives, des années 1940 à nos jours, portent toujours le nom du palmipède (à défaut de voir le sceau de la ville médiévale, aujourd’hui disparu, le cachet de l’équipe de football locale reprenait la tradition dans les années 1950) (fig. 18, 19 et 20).

De 1995 à 2010 une exposition lui fut consacrée dans la tour médiévale, théâtre des opérations, donnant naissance entre autre à une nouvelle sculpture de saint Nicolas et de sa cane, réalisée par Richard Van Rijn (fig. 21) et acquise après sa réalisation, en 1995, par le musée de la commune.

Plus récemment encore, elle a refait une apparition dans les pages d’un journal local, ou dans les illustrations du village de Noël, où même le père Noël prend ses airs primitifs de saint Nicolas (fig. 22).

La paroisse de Saint-Nicolas de Montfort a donc réuni pendant une longue période trois conditions pour donner naissance à un mythe local : une dévotion à un saint libérateur et protecteur, un évènement ayant marqué les esprits et une configuration propice au développement d’un récit. Peu à peu ancrée et entretenue par la population, son clergé et ses dirigeants (ces derniers relayant par l’écrit et par leurs itinérances l’histoire locale), la légende disparaît au XVIII^e siècle : la configuration des lieux évolue, l’emprise religieuse se modifie et la Révolution bouleverse hiérarchie et mentalités. Si le récit, par l’universalité qu’il contient, perdure sous des formes parfois inattendues,

SAMEDI 10H-20H30
DIMANCHE 10H-19H

> Près de 40 exposants
> Des animations pour petits et grands :
présence du Père Noël,
maquillages artistiques,
spectacle de rue,
feu d'artifice
(sous réserve).

12/13
décembre
2015

PLACE DES DOUVES

Village de Noël
Montfort Meu
sur Meu

duval

Liste des exposants et programme des animations disponibles sur
WWW.MONTFORT-SUR-MEU.FR

Montfort
sur Meu
terre d'ivoire

Figure 22 – Dépliant d'appel du marché de Noël 2015, dessin de Stéphane Duval

« neantmoins on n'a pas dessein de vous faire icy passer le faux pour le veritable, ny pour miracle des choses qu'on pourroit estimer simplement naturelles, mais tenez pour certain que ce Recit contient un sujet digne d'estonnement⁶⁰. »

Yann BARON

attaché de conservation du patrimoine, commune de Montfort-sur-Meu

RÉSUMÉ

La ville de Montfort a été longtemps associée à la légende d'une jeune fille qui, pour échapper à son ravisseur, se serait échappée du château sous la forme d'une cane et serait annuellement venue en rendre hommage au saint local. Les nombreux témoignages manuscrits de cette venue, pour beaucoup détruits ou disparus, ont été largement étudiés par les érudits et les historiens, du xvii^e au xx^e siècle. Plus d'une centaine d'ouvrages y font référence ou y sont intégralement consacrés. Il reste bien sûr quelques éléments inédits, mais il existe également des représentations de la légende. Certaines ont disparu, mais leurs descriptions nous sont parvenues. D'autres, conscientes ou involontaires, font perdurer aujourd'hui la légende qui donna un temps son nom à la ville : Montfort-la-Cane.

60. (BARLEUF, Vincent), *Récit véritable...*, *op. cit.*